



19.02.06

14.05.06



vue de l'exposition

une vision du monde

commissaire de l'exposition : Christine Van Assche, conservateur responsable des nouveaux médias au MNAM/Centre Pompidou

scénographie : Bureau des mésarchitectures

[Didier Faustino, Pascal Mazoyer, Mathieu Herbelin]

La maison rouge poursuit son cycle de présentation de collections privées et expose un choix d'œuvres de la collection d'Isabelle et Jean-Conrad Lemaître, couple français domicilié à Londres. Cette collection est essentiellement composée de vidéos et de films réalisés récemment (pour la plupart ces 10 dernières années) par des artistes jeunes (la majorité est âgée de moins de 40 ans) issus de dix-huit nationalités et produisant une réflexion sur le monde dans lequel nous vivons et aussi sur le langage de l'image par rapport à la peinture, au cinéma, au documentaire et à la télévision.

Pour visionner les vidéos et les films les scénographes ont d'abord conçu un réseau de cellules de forme hexagonale sur le modèle du tracé des aldéhydes en chimie. Avec ce plan le Bureau des mésarchitectures fait écho à l'alchimie mise en œuvre par les Lemaître pour construire leur collection. Dans la salle haute lorsque les œuvres demandent moins d'intimité, elles sont mises en regard et c'est seulement depuis une position précise qu'on y accède individuellement. Enfin, une salle de projection permet de retrouver la relation au cinéma si importante pour le couple de collectionneurs.

les 25 œuvres présentées ont été réunies en trois sections :

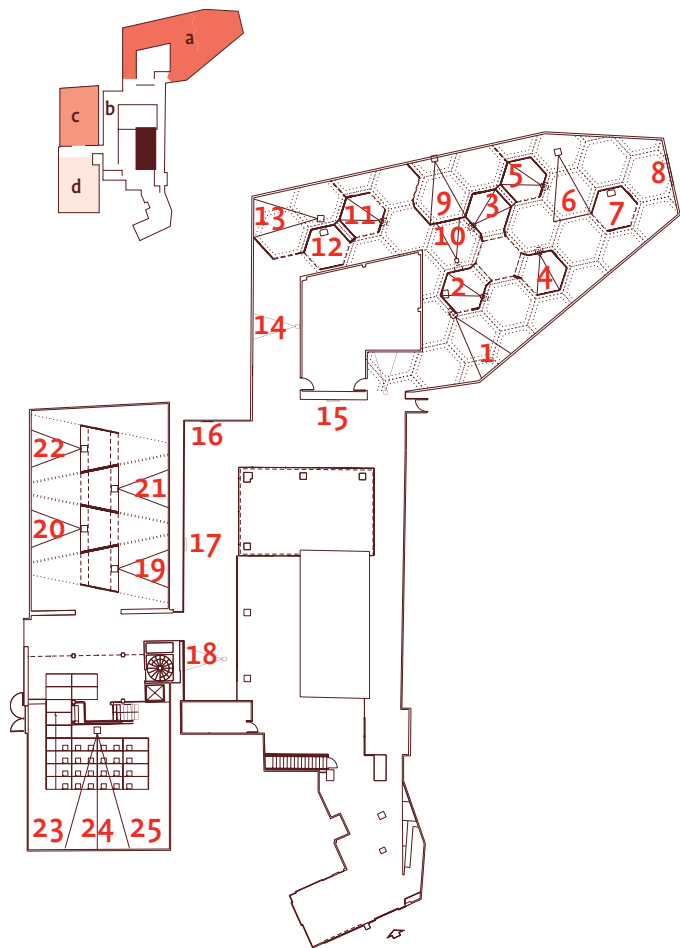
poétique du monde : les artistes nous livrent à travers leurs œuvres une vision fragmentée certes, mais très actuelle d'une région du monde qu'ils connaissent. Fikret Atay, Allora & Calzadilla, The Atlas Group/Walid Raad, Yael Bartana, Jeremy Deller, Sebastian Diaz Morales, Emily Jacir, Isaac Julien.

politique de l'autre : les artistes sont aussi attentifs à l'altérité, comme en témoigne le regard porté par Jeroen de Rijke et Willem de Rooij sur les toxicomanes ou par Gillian Wearing sur les adolescents, ou encore par Aernout Mik sur les marginaux. Plus allégoriques, les œuvres de Sigalit Landau, Tacita Dean et Zineb Sedira questionnent le corps comme véhicule de l'image de l'autre.

esthétique de l'échange : la vidéo est un moyen de création mais aussi un moyen de communication utilisé par des artistes depuis les années 70. En l'an 2000 certains vidéastes ont réactivé cette fonction, se servant de la vidéo pour passer à l'acte et établir des modèles d'échange. Matthias Müller, João Onofre, Mario Garcia Torres, Mark Wallinger.

S'ajoute à ces trois sections une programmation présentée sur grand écran et écrans plats : Nikolaj Bendix Skyum Larsen, Christian Marclay, Yang Fudong, Artur Zmijewski, Hassan Khan, Deimantas Narkevicius, Rachel Reupke.

Le visiteur pourra suivre le parcours grâce aux numéros (de 1 à 25) reproduits sur les cartels et sur le plan.



plan de l'exposition

a. salle polygonale

- 1 Yael Bartana
- 2 Emily Jacir
- 3 Jennifer Allora & Guillermo Calzadilla
- 4 Sigalit Landau
- 5 Zineb Sedira
- 6 Aernout Mik
- 7 Jeroen de Rijke & Willem de Rooij
- 8 Tacita Dean
- 9 Sebastian Diaz Morales
- 10 The Atlas Group/Walid Raad
- 11 Fikret Atay
- 12 Jeremy Deller
- 13 Isaac Julien
- 14 Gillian Wearing

b. autour du patio

- 15 Rachel Reupke
- 16 Artur Zmijewski
- 17 Christian Marclay
- 18 Nikolaj Bendix Skyum Larsen

c. salle haute

- 19 Matthias Müller
- 20 Mark Wallinger
- 21 Mario Garcia Torres
- 22 João Onofre

d. entresol

- 23 Yang Fudong
- 24 Hassan Khan
- 25 Deimantas Narkevicius

salle polygonale

1 Yael Bartana

Née en 1970 à Kfar-Yehzekel, Israël. Vit et travaille en Israël et aux Pays-Bas.
Kings of the Hill, 2004, Betacam, son, couleur, 07'50", édition n° 5/5,
 courtesy de l'artiste.

Face à la mer, près de Tel Aviv, chaque week-end des hommes se rassemblent pour se distraire avec leurs véhicules tout terrain. Tout au long de la journée et jusqu'au coucher du soleil, quand le shabbat commence, ces hommes répètent inlassablement les mêmes tentatives pour atteindre les sommets de ces dunes de sable.

À travers sa vidéo Yael Bartana jette un regard acerbe sur les survivances dans la société moderne israélienne, de l'idéal du nouveau juif, prôné par le mouvement sioniste dans les années 20. Ces hommes au volant de leurs puissants 4x4, jouent à leur manière la figure héroïque du colon guidé par le principe de conquérir le désert et cultiver les terres arides. Action absurde et sans fin, elle est au regard de l'artiste, l'archétype des loisirs dans nos sociétés occidentales consuméristes.

2 Emily Jacir

Née en 1970 à Riyad, Arabie Saoudite. Vit et travaille à Ramallah, Palestine, et à New York, États-Unis.

Crossing Surda (a record of going to and from work), 2002, Mini DV, son, couleur, 30' et 132', installation vidéo avec une double diffusion : moniteur (30'), projection (132'), édition n° 35/100, courtesy Anthony Reynolds Gallery, Londres.

Dans sa vidéo Emily Jacir filme pendant huit jours consécutifs son trajet quotidien entre Ramallah et Birzeit, par le *checkpoint* de Surda établi en 2001 par l'armée israélienne.

« Le 9 décembre 2002, raconte Emily Jacir, je décide de filmer ce parcours pour me rendre à l'université. L'armée d'occupation israélienne m'a surprise en train de filmer et m'a arrêtée. Je leur ai donné mon passeport américain, qu'ils ont jeté dans la boue en me déclarant qu'ici on était en « Israël », dans une zone militaire où il est interdit de filmer. Ils m'ont gardée à vue trois heures durant sous la pluie près de leur tank. Ils m'ont confisqué ma pellicule puis m'ont relâchée [...]. De retour chez moi, j'ai découpé un trou dans mon sac dans lequel j'ai glissé ma caméra. Pendant huit jours, j'ai filmé mes allers retours quotidiens pour me rendre à Birzeit par le *checkpoint* de Surda. » (Emily Jacir)

Passage obligé de toute une population, le *checkpoint* incarne les conditions de vie imposées par l'occupant : fragmentation de l'espace, obstacle à la circulation, files d'attente, perte de droit...

3 Jennifer Allora & Guillermo Calzadilla

Jennifer Allora, née en 1974 à Philadelphie, États-Unis. Guillermo Calzadilla, né en 1971 à La Havane, Cuba. Vivent et travaillent à Porto Rico.

Returning a sound, 2004, DVCam, son, couleur, 05' 42", édition n° 2/6, courtesy Chantal Crousel, Paris.

Entre 1941 et mai 2003 la petite île de Vieques (Porto Rico) a été occupée aux deux tiers par une base militaire américaine. Vivant entre une zone de tirs et une aire de stockage de munitions, les 9400 habitants de Vieques ont lutté pendant plus de soixante ans contre cette occupation.

En 2004 – année de la réalisation du film – les protestations et la désobéissance civile ont finalement atteint Washington et ont conduit au départ des troupes américaines.

Dans leur vidéo, les deux artistes portoricains filment un actif partisan de la désobéissance civile, Homar, parcourant l'île sur sa mobylette. Aux paysages luxuriants succèdent les images des dégâts écologiques causés par l'occupation américaine. Le bruit des bombes, qui couvrait l'île, est ici remplacé par le son d'une trompette installée par les artistes sur son pot d'échappement.

Ce renouveau que claironne la trompette, et qui résonne grâce à cet instrument mobile à travers toute l'île, alerte aussi la population des nouveaux enjeux pour la reconquête de leur île : la dépollution des sites militaires, le dédommagement et le soin à apporter aux personnes contaminées, la menace de la spéculation immobilière. L'année suivante Allora & Calzadilla ont demandé à un leader politique de Vieques de parcourir le tour

de l'île sur une embarcation de fortune, une table retournée, et d'inviter la population à une table ronde sur le devenir de l'île (*Under Discussion*, 2005).

4 Sigalit Landau

Née en 1969 en Israël. Vit et travaille à Tel Aviv, Israël, et Paris, France.

Barbed Hula, 2002, Betacam, son, couleur, 01'48", édition n° 14/18, courtesy Anita Beckers, Francfort.

Barbed Hula est une performance filmée dans laquelle Sigalit Landau, nue, fait du Hula hoop avec un cerceau en fils barbelés. Ces barbelés font directement référence à ceux qu'utilisent les militaires pour délimiter une zone ou ériger une frontière.

Tournée sur une plage au sud de Tel Aviv, dans un pays dont les limites sont sans cesse remises en cause, l'action prend une résonance particulière. Malgré la mise en scène – les pointes sont tournées vers l'extérieur, les blessures sont l'effet d'un maquillage –, ce geste renvoie à une frontière bien réelle qui ne se maintient que par un effort continu, douloureux et épuisant.

5 Zineb Sedira

Née en 1963 à Gennevilliers, France. Vit et travaille depuis 1986 à Londres.

Don't do to her what you did to me, 1998-2001, Betacam, son, couleur, 08'49", édition n° 1/3, courtesy de l'artiste.

Une main, perçue à travers un verre d'eau, écrit au dos de la photographie d'une femme: *Don't do to her what you did to me* (ne lui fais pas à elle ce que tu m'as fait à moi).

La photographie est déchirée et immergée dans l'eau, l'encre se dissout en arabesques. Avec la disparition des mots, le sens se brouille. Soudain l'action intime, qui relève d'une histoire

personnelle – écrire un mot à un proche, un amant – se charge de références culturelles et prend une dimension rituelle. L'encre qui se propage dans l'eau nous apparaît comme du sang; le mélange noirci est bu; la phrase se transforme en prière.

« Mon œuvre explore les paradoxes et intersections de mon identité, en tant qu'algérienne et française, et aussi en tant que résidente en Angleterre. J'utilise la vidéo, (...) afin d'examiner les termes de genre, de représentation, de la famille, du langage, de la mémoire (...) le thème de la représentation est au cœur de ma pratique artistique. » (Zineb Sedira)

6 Aernout Mik

Né en 1962 à Groningen, Pays-Bas. Vit et travaille à Amsterdam.

Park, 2002, Betacam, muet, couleur, 20', installation vidéo: rétroprojection, édition n° 4/4, courtesy Galerie Carlier/Gebauer, Berlin.

Dans cette installation – constituée d'un projecteur au sol diffusant l'image par l'effet d'une rétroprojection sur un mur-écran – Aernout Mik aménage un espace de proximité entre le spectateur et les personnages de son film.

Des groupes hétérogènes d'hommes, accompagnés de chiens évoluent autour d'un arbre. Certains sautent jusqu'à épuisement, puis reprennent leur mouvement, d'autres assis semblent communiquer entre eux, tandis qu'un homme étendu est absorbé dans la lecture de son journal et ignore l'activité qui l'entoure.

S'agit-il d'une rave, d'un pique-nique? Aernout Mik ne nous donne aucune réponse, et nous laisse dans l'attente et l'expectative. À l'instar des comportements des personnes du film – dont nous ne pouvons saisir les motivations, ni les buts –, aucune fin ne guide le film. Dans un mouvement ininterrompu la caméra explore le lieu zone par zone, mais sans

jamais ouvrir son champ à un plan panoramique, mettant en échec toute tentative à saisir l'unité de l'action et les relations qu'entretiennent les personnages entre eux.

7 Jeroen de Rijke & Willem de Rooij

Jeroen de Rijke né en 1970 à Brouwershaven, Pays-Bas. Willem de Rooij né en 1969 à Berverwijk, Pays-Bas. Vivent et travaillent à Amsterdam.

Junks, 1994, Hi-8, son, couleur, 20', édition n° 3/3, courtesy Galerie Chantal Crousel, Paris.

Jeroen de Rijke et Willem de Rooij envisagent leur production sous l'angle croisé de la sculpture et de la peinture. Dans *Junks* – premier film du duo –, comme dans leurs autres œuvres, le choix de la présentation compte presque autant que le film lui-même. Le moniteur posé sur un socle de même couleur, noir, ajoute une dimension sculpturale; tandis que le cadrage serré en plan fixe sur chacun des visages, qui se détachent d'un fond sombre, renforce la frontalité de l'image, et l'apparente à la peinture de portrait. La position du spectateur, mis au niveau de la caméra et la diffusion dans la salle du son pris lors du tournage sans avoir été modifié ultérieurement, favorisent une relation de proximité avec les toxicomanes. Ainsi, malgré l'absence de dialogue et une action réduite, de Rijke et de Rooij parviennent à faire transparaître une forme de narration et à nous livrer l'expression du drame contenue dans ces visages.

8 Tacita Dean

Née en 1965, Canterbury, Grande-Bretagne. Vit et travaille à Berlin, Allemagne.
Gellert, 1998, 16 mm, son, couleur, 06', édition n° 1/4, courtesy Galerie Marian Goodman Paris/New York.

Le film est tourné dans les piscines thermales de style Art Nouveau de l'hôtel Gellert à Budapest. Célèbres pour leurs

bienfaits pour le corps, ces bassins ont les murs couverts des témoignages de personnes qui ont été soulagés par leurs eaux chaudes. *Gellert* reprend le mythe peint par Lucas Cranach en 1546 dans son tableau *La fontaine de jouvence* (Gemälde Galerie, Berlin). Au centre de cette peinture, Vénus trône sur une fontaine dans laquelle des femmes âgées, parfois invalides, plongent et retrouvent leur beauté juvénile. La caméra de Tacita Dean filme, non sans sympathie, ces femmes aux corps ronds et vieillis qui se déplacent de la douche à la piscine, puis entrent dans l'eau espérant recouvrer les attraits de leur jeunesse ou du moins soulager les maux de l'âge. Ces corps qui évoluent lentement dans un décor d'une autre époque, évoquent l'inexorable passage du temps et le désir de lui échapper.

9 Sebastian Diaz Morales

Né en 1975 à Comodoro Rivadavia, Argentine. Vit et travaille à Mexico.

The persecution of the white car, 2001, Mdv, son, couleur, 25', éd. n° 2/5, courtesy Galerie Carlier/Gebauer, Berlin.

Sebastian Diaz Morales utilise très souvent dans son travail les images prises lors de ses multiples voyages. Ses films mêlent, dans un style très personnel qui joue des effets et du montage, des récits de voyage, des commentaires sur la société, des rêves et des contes qui activent notre imaginaire. Dans la première partie, la caméra traque les voitures blanches dans une ville. Pendant une vingtaine de minutes, le narrateur et son interlocutrice commentent en voix *off* les images et le fil de l'histoire, produisant un propos réflexif sur la forme même du film.

La construction de *The Persecution of the white car* et le monologue du narrateur transportent le spectateur dans un univers onirique qui est néanmoins situé par l'artiste dans un contexte réel, à Durban en Afrique du Sud, chargé de références sociales et politiques.

10 The Atlas Group/Walid Raad

Projet initié en 1999 à Beyrouth par Walid Raad. Walid Raad, né en 1967 à Chbanieh, Liban. Vit et travaille à New York, États-Unis.

I Only Wish That I Could Weep, 2002, Betacam, muet, couleur, 05', éd. n° 1/7, courtesy Anthony Reynolds Gallery, Londres.

Initié par Walid Raad en 1999 et basé à Beyrouth et à New York, le projet de l'Atlas Group est dédié à la recherche sur l'histoire contemporaine libanaise. L'Atlas Group localise, étudie et produit des documents fictifs visuels, sonores, textuels qui mettent en lumière l'histoire actuelle du Liban. *I Only Wish That I Could Weep* aurait été envoyé au groupe en 2000 par un agent de sécurité libanais chargé de surveiller la Corniche, la promenade du bord de mer de Beyrouth – un dispositif de surveillance installé par les services de renseignements du pays en 1992. Chaque jour, l'opérateur #17 détourne un peu plus sa caméra vers le coucher du soleil, abandonnant sa mission d'espionnage pour filmer la beauté du paysage de son pays. En 1996, l'agent est démis de ses fonctions, mais parvient à conserver les enregistrements et à les transmettre à l'Atlas Group qui aujourd'hui les rend publics.

11 Fikret Atay

Né en 1976 à Batman, Turquie. Vit et travaille à Batman.

Bang Bang, 2003, Dvcam, son, couleur, 02'17", édition n° 5/7, courtesy Chantal Crousel, Paris.

Filmant à la manière d'un reporter de guerre, Fikret Atay nous plonge dans une lutte armée jouée par quatre enfants se pourchassant entre des wagons de trains à l'arrêt. La proximité de la caméra avec les « combattants » et l'exactitude du jeu des enfants à jouer à la guerre, jusqu'au simulacre de la mort d'un des deux groupes, forcent le caractère tragique de la scène.

À travers cette vidéo Fikret Atay fait écho au drame vécu par les habitants de Batman où est tourné *Bang Bang*. Ville natale de l'artiste, elle est située dans une zone kurde occupée par les militaires, près de la frontière turque avec l'Irak. Malgré la richesse de la région en gisements pétroliers, la population connaît chômage et pauvreté. Les trains qui chaque jour arrivent à la gare de Batman, déposent de nouveaux soldats et repartent chargés de pétrole. Comme dans ses autres vidéos Fikret Atay rapporte à travers des mises en scène explicites les difficultés de la vie quotidienne de ses concitoyens, « dans une ville, écrit l'artiste, où il est pratiquement impossible de faire de l'art ».

12 Jeremy Deller

Né en 1966 à Londres, Grande-Bretagne. Vit et travaille à Londres.

Memory Bucket, 2003, DVcam, son, couleur, 21'45", installation vidéo, édition n° 2/5, courtesy Galerie Artconcept, Paris.

Memory Bucket est un film de type documentaire qui s'articule autour de deux lieux situés au Texas: Waco, ville célèbre, suite à l'attaque par l'armée américaine en 1993 du siège de la secte des Davidiens, qui a causé 80 morts, et la ville de Crawford où se trouve la résidence privée du président des États-Unis, George W. Bush. Bénéficiant d'une résidence de deux mois à San Antonio (Texas), Jeremy Deller a procédé au recueil de multiples matériaux: témoignages d'habitants, images d'archives, plans, photographies et un ensemble de signes culturels (slogans, stickers, posters, pochettes de disques, t-shirts...) dans lesquels s'exprime l'appartenance à un parti, une communauté, un groupe. Une fois réunis, Jeremy Deller a assemblé ces éléments pour écrire une histoire récente du Texas qui témoignerait des relations complexes entre expérience personnelle, histoire collective et actualité de la guerre en Irak.

13 Isaac Julien

Né en 1960 à Londres, Grande-Bretagne. Vit et travaille à Londres.

Territories, 1984, 16 mm, son, couleur, 24', courtesy St Martin's School of Art et Sankofa.

Le travail d'Isaac Julien s'inscrit dans le contexte de la société anglaise des années 80 et plus particulièrement du mouvement de protestation contre le racisme qui se forme alors. Il fonde sa propre société de production, Sanfoka Film/Video Collective, afin de réaliser et produire des films concernant l'image médiatique de la communauté noire et sa sous représentation dans la culture occidentale.

Avec *Territories*, produit par Sanfoka (première production), Isaac Julien réagit au réalisme des films produits par la BBC et définit une nouvelle forme de documentaire, en introduisant une dimension fictionnelle à son propos.

Dans ce documentaire expérimental, Isaac Julien présente l'histoire du Carnaval de Notting Hill comme un acte symbolique de résistance. Il découpe son film en deux parties, intercalant les images d'un documentaire réalisé par la BBC sur le carnaval, avec celles de deux réalisatrices noires, assises à une table de montage, commentant et analysant ces mêmes images face à un moniteur.

Dans la première partie, deux interprétations s'affrontent. Le point de vue officiel – celui de la BBC – qui souligne la dimension exotique et festive d'un carnaval venu des Caraïbes et celui des réalisatrices qui voient dans ce documentaire l'expression de la volonté du pouvoir de vider ce carnaval de son contenu subversif. Pour Isaac Julien, le narrateur du documentaire et les deux femmes occupent des territoires antagonistes déterminés par la race, la classe sociale et les relations sexuelles.

Dans la deuxième partie, Isaac Julien confronte ces territoires en déclinant une série d'oppositions: la police qui considère les jeunes noirs comme des délinquants, les jeunes qui associent la police à l'oppresseur; l'anglais standardisé de la BBC et la multiplicité des discours et des voix entendus tout au long de *Territories*; les thèmes musicaux choisis par la BBC et les *sound systems* du Carnaval.

La superposition des images participe elle aussi à cette dialectique faisant surgir des scènes d'arrestations et d'affrontements à travers un Union Jack en feu, ou deux hommes s'embrassant en vis-à-vis d'un policier.

14 Gillian Wearing

Née en 1963 à Birmingham, Grande-Bretagne. Vit et travaille à Londres.

Boytime, 1996, Betacam SP, son, couleur, 56', édition n° 1/3, courtesy de l'artiste.

Comme dans la plupart des productions de Gillian Wearing, *Boytime* s'élabore sur une période de plusieurs années.

Première d'une série de trois, *Boytime* 1996 présentée dans l'exposition, montre quatre adolescents assis face à la caméra en un plan fixe de près d'une heure. Leur silence et leur immobilité, autant que les couleurs vives de leurs vêtements qui se détachent du mur blanc, invitent à un regard contemplatif. Si le film s'apparente alors à un tableau ou à une photographie, il ne s'arrête pas sur une image fixe, mais propose d'éprouver une durée.

L'inactivité provisoire des jeunes garçons le temps de l'enregistrement de leur image, accentue d'autant plus cet effet. C'est également l'expérience du temps qui passe que l'artiste capte en suivant les personnages.

autour du patio

15 Rachel Reupke

Née en 1971 en Grande-Bretagne. Vit et travaille à Londres.

Infrastructure, 2002, Betacam, son, noir et blanc, 14', édition n° 2/5, courtesy de l'artiste.

Infrastructure se découpe en quatre séquences. Dans chacune d'elles, d'imposants réseaux de communication (un aéroport, une autoroute, des voies de chemin de fer, un port) font irruption dans un paysage grandiose, tandis qu'une action fugitive, presque imperceptible se déroule: un personnage descendant précipitamment d'un avion, une poursuite à travers champs, un assassinat.

Par l'utilisation de la technique digitale, des rythmes et des échelles différentes coexistent dans une image qui confronte des temporalités, des territoires et des histoires a priori étrangers les uns aux autres.

« *Infrastructure* mêle le langage de la peinture à celui du cinéma. Le spectateur est libre de construire sa propre exploration visuelle d'une scène. Le temps est manipulé pour donner un rythme artificiel à l'action et la technique digitale utilisée pour construire ce travail intensifie cette atmosphère d'hyper-réalité.

Infrastructure comporte quatre séquences confrontant la nature, entité sublime, à la technologie, force menaçante. Cette critique du monde moderne, portée par une esthétique romantique, se situe aux confins de l'expérience de la peinture et du cinéma. » (Rachel Reupke)

16 Artur Zmijewski

Né en 1966 à Varsovie, Pologne. Vit et travaille à Varsovie.

Lisa, 2003, Betacam SP, son, couleur, 10'05", édition n° 1/3, courtesy Galerie Peter Kilchmann, Zurich.

La vidéo d'Artur Zmijewski est le portrait d'une jeune allemande rencontrée par l'artiste en Israël.

Reprenant la forme du documentaire, Artur Zmijewski nous livre son récit: totalement choquée par la découverte à 12 ans, de l'histoire de son pays pendant la deuxième guerre mondiale, Lisa, persuadée qu'elle est la réincarnation d'un jeune garçon mort dans les camps de concentrations nazis, vit depuis 1992 seule à Jérusalem, cherchant d'une manière ou d'une autre la rédemption. À travers l'histoire de Lisa, touchante et singulière, transparait la réalité d'une situation, le traumatisme d'une nation et la difficulté pour une génération à construire sa propre histoire.

17 Christian Marclay

Né en 1955 à San Rafael, États-Unis. Vit et travaille à New York.

Mixed Reviews, 2001, Betacam, muet, couleur, 30' édition n° 2/6, courtesy Paula Cooper Gallery, New York.

Depuis la fin des années 70, Christian Marclay explore les relations entre image et son, à travers une pratique de la performance et la réalisation d'œuvres – installations, vidéos, sculptures, dessins, photographies – dans lesquelles il a généralement recours au collage. Dans *Mixed Reviews* il travaille sur les possibilités visuelles de représenter la voix et le son. À partir d'extraits d'articles de presse dans lesquels les auteurs décrivent une musique ou un son, l'artiste a composé un texte de 2 500 mots. Prévue pour être présentée sous une forme

écrite au mur, cette compilation a été traduite successivement dans les langues des pays où l'œuvre a été accueillie. Le traducteur devant à chaque fois partir de la traduction la plus récente et non du texte original, chaque nouvelle version s'éloigne un peu plus de l'expérience sonore que les premiers auteurs ont cherché à mettre en mots.

Plus tard, à la lecture d'un passage du journal du ténor Caruso, dans lequel le chanteur décrit comment il est parvenu à faire ressentir par le toucher sa voix à une femme sourde et aveugle, Christian Marclay décide de donner un nouveau prolongement à son œuvre. Il demande cette fois à un acteur sourd de naissance de transcrire *Mixed Reviews* dans le langage des signes américain (ASL), et filme son interprétation. La vidéo obtenue montre comment l'acteur parvient par ses gestes et ses mouvements du corps à exprimer visuellement le son.

18 Nikolaj Bendix Skyum Larsen

Né en 1971 à Aalborg, Danemark. Vit et travaille en Grande-Bretagne.

My cat and I, 1999, Mini DV, muet, couleur, 04'53", édition n° 1/5, courtesy de l'artiste.

My cat and I est une performance filmée, dans laquelle Nikolaj Larsen tente de se tenir, avec son chat dans les bras, droit, visage et corps immobiles face à la caméra. La pose, contre nature pour le chat, tourne à une lutte opposant l'artiste, à l'allure d'un membre des jeunesses hitlériennes – vêtu d'une chemise carmin boutonnée jusqu'au col et les cheveux tirés en arrière –, à l'animal qui cherche en vain à se libérer de son maître.

Ce n'est que lorsque finalement le chat se soumet et reprend la pose de Nikolaj Larsen, que la vidéo prend fin.

salle haute

19 Matthias Müller

Né en 1961 à Bielefeld, Allemagne. Vit et travaille à Cologne et Bielefeld.

Phantom, 2001, DV, son, couleur, 04'39", édition n° 2/5,

courtesy Timothy Taylor Gallery, Londres.

« Mon intérêt pour les rideaux remonte à l'enfance, quand j'ai occupé une chambre vide dans notre maison pour y créer un petit théâtre. Tout ce dont j'avais besoin (...) c'était d'un rideau. Les rideaux servent à cacher les choses ou à les révéler. Ils déclenchent l'attente et la curiosité. » (Matthias Müller)

Le spectateur reste sur le seuil, à la lisière de l'espace construit par un rideau, légèrement entrouvert. De l'autre côté, des silhouettes évanescentes apparaissent comme des fantômes. Sans que l'on puisse les identifier clairement, elles évoquent des personnes familières, enfouies dans notre mémoire. La plupart sont des figures emblématiques du cinéma; des personnages de films sans existence réelle. L'image énigmatique et suggestive, à l'aspect solarisé, a été obtenue grâce au dispositif élaboré par l'artiste pour intégrer ces séquences à ses propres images filmant leur projection sur deux écrans transparents superposés et grâce au développement en négatif.

20 Mark Wallinger

Né en 1959 à Chigwell, Grande-Bretagne. Vit et travaille à Londres.

Threshold to the Kingdom, 2000, Betacam, son, couleur, 11'10", éd. n° 5/10, courtesy Anthony Reynolds Gallery, Londres.

Dans *Threshold to the Kingdom* (le seuil du royaume) des passagers marchent vers le hall d'arrivée d'un aéroport. Le film projeté au ralenti est accompagné du *Miserere* d'Allegri. Une arrivée au Royaume-Uni qui, soutenue par une musique spi-

rituelle et doloriste, ressemble au passage des âmes à travers les portes du paradis. Cette expérience banale prend ainsi une dimension symbolique ironique: débarquer en Angleterre c'est accéder au Royaume idéal, comme en font quotidiennement l'expérience des foules d'immigrants...

21 Mario Garcia Torres

Né en 1975 à Monclova, Coahuila, Mexique. Vit et travaille à Los Angeles.
One Minute to act a Title: Kim Jong Il Favorite Movies, 2005, Betacam, son, muet, noir et blanc, 03', édition n° 2/5, courtesy Galerie Jan Mot, Belgique.

Mario Garcia Torres filme dans une grande simplicité, en noir et blanc, un groupe d'amis, mimant les titres des films préférés du dictateur nord-coréen Kim Jong-Il.

Connu pour son goût du 7^e Art, Kim Jong-Il gouverne seul un pays exsangue. À travers cette vidéo, on découvre que cet apôtre d'un cinéma de propagande serait aussi grand amateur de classiques hollywoodiens (*Docteur Jivago*, *Rambo*, *Bons baisers de Russie*, *On ne vit que deux fois*, *Le Parrain*, *vendredi 13*, *Autant en emporte le vent*).

22 João Onofre

Né en 1976 à Lisbonne, Portugal. Vit et travaille à Lisbonne.
Casting, 2000, Betacam, son, couleur, 12' 59", édition n° 3/5, courtesy I-20 Gallery, New York.

Onofre a réuni un groupe de jeunes mannequins de Lisbonne travaillant habituellement pour la photographie publicitaire, et leur a demandé de répéter les uns après les autres: 'Che io abbia la forza, la convinzione, e il coraggio' (pourvu que j'aie la force, la conviction et le courage), prononcée par Ingrid Bergman dans "Stromboli" réalisé par Roberto Rossellini (1949). À l'époque, la

présence de cette actrice de renom venue d'Hollywood, dans un film du Néoréalisme, avait été critiquée. Onofre en faisant jouer cette réplique par de très jeunes gens qui ne sont pas préparés à une telle performance, révèle tous les enjeux du casting: avoir la force, la conviction et le courage pour obtenir le rôle et par là même, sortir du groupe, s'individualiser.

entresol

23 Yang Fudong

Né en 1971 à Pékin, Chine. Vit et travaille à Shanghai.
Backyard: Hey! Sun is Rising, 2001, 35 mm, son, noir et blanc, 13' (musique: Zhou Qing), éd. n° 1/10, courtesy Galerie Marian Goodman, Paris/New York.

Depuis la fin des 90', les sujets des films de Yang Fudong examinent les mutations qui s'opèrent dans la Chine contemporaine. *Backyard: Hey! Sun is Rising*, suit quatre jeunes chinois, vêtus du costume mao, qui jouent, avec une certaine dérision, des scènes de guerre, de camaraderie ou des rituels de mise à mort. Tournés dans le décor d'une des mégaloportes de la Chine actuelle, le film évoque les survivances des systèmes de croyance traditionnels – qui convoquent notamment l'unité harmonieuse de l'homme et de la nature – dans une société tournée vers la modernité.

24 Hassan Khan

Né en 1975 au Caire, Egypte. Vit et travaille en Egypte.
Tabla Dubb n° 9, 2002, Betacam, son, couleur, 3' 40", édition n° 1/6, courtesy Chantal Crousel, Paris.

Le travail de Hassan Khan se nourrit de la réalité urbaine du Caire et mêle fréquemment tradition et modernité. *Tabla Dubb*

n°9 est une performance audiovisuelle au cours de laquelle l'artiste explore le point de rencontre entre le tabla et la musique électronique, avec des séquences vidéo qui proviennent de son regard sur différents espaces dans la ville. *Tabla Dubb* n°9 présente un tunnel vide, peu éclairé. Il s'agit d'un passage souterrain vers une mosquée. A différents intervalles se superposent à cette image un homme lisant devant son étal et des passants dans la rue. Tandis qu'en fond sonore on entend comme une prière collective, en fait la lecture remixée d'un poème connu de tous les musulmans, *El borda*.

25 Deimantas Narkevicius

Né en 1964 à Utena, Lituanie. Vit et travaille à Vilnius.

Kaimietis, 2002, Betacam, son, couleur, 19', édition n° 2/5, courtesy G&B agency, Paris.

Kaimietis (l'homme de la campagne) est le récit croisé de deux lituaniens qui ne se connaissent pas: une étudiante qui raconte en voix *off* sa récente émigration; un sculpteur qui s'apprête à quitter lui aussi son pays. Ces deux histoires racontent le dilemme identitaire de la Lituanie.

Pour tourner la page d'une histoire douloureuse, le gouvernement cherche à affirmer l'identité de la Nation. Cependant la statue réalisée par le sculpteur du film reproduit les canons du réalisme socialiste soviétique. Longuement filmée par la caméra, la sculpture en incarne le pathos et l'esthétique: la nouvelle Lituanie se construit à partir des fragments de son passé. La non-moins incongrue musique qui accompagne ces images (Wagner) vient parachever la vision critique, désenchantée et chargée d'affect qu'entretient Deimantas Narkevicius avec son pays, son histoire.

édition

- une vision du monde, la collection vidéo de Jean-Conrad et Isabelle Lemaître, co-édition la maison rouge et Fage éditions, n° 4 de la collection privées, 144 p. illustrées, français-anglais, textes de Chantal Pontbriand, Mark Nash, entretien avec les Lemaître, 25 €

autour de l'exposition

- mardi 14 et mercredi 15 mars au théâtre 71 à Malakoff, conférence/performance de Walid Raad/The Atlas Group
- samedi 25 mars 2006 à 19 h 30 programmation de vidéos de jeunes artistes produits par Le Fresnoy

informations pratiques

jours et horaires d'ouverture

- du mercredi au dimanche de 11 h à 19 h
- nocturne le jeudi jusqu'à 21 h
- visite conférence gratuite le samedi et le dimanche à 16 h
- fermeture les 25 décembre, 1^{er} janvier et 1^{er} mai
- les espaces sont accessibles aux personnes handicapées

tarifs et laissez-passer

- plein tarif : 6,50 €
- tarif réduit : 4,50 €, 13-18 ans,

étudiants, maison des artistes, carte senior

- gratuité : moins de 13 ans, chômeurs, accompagnateurs de personnes invalides, ICOM, amis de la maison rouge
- entrée libre aux conférences sur présentation du billet d'entrée
- laissez-passer tarif plein : 22 €
- laissez-passer tarif réduit : 14 €
- accès gratuit et illimité aux expositions, accès libre ou tarif préférentiel pour les événements liés aux expositions
- visite conférence : sur réservation, 75 € et droit d'entrée

transports

- métro : quai de la rapée (ligne 5), ou bastille (lignes 1, 5, 8)
- RER : gare de Lyon
- bus : 20, 29, 91

Les œuvres vidéo sont présentées grâce à la technologie de diffusion multimédia autonome Solobox©

partenaires de l'exposition

- Le Monde.fr
- l'hôtel Marceau-Bastille
- Paris-art.com
- le Théâtre de l'Odéon

partenaire permanent

- I Guzzini Illuminazione (Brightness to Aude Chevet)

la maison rouge est membre du réseau tram – Ile de France

une vision du monde
la collection vidéo
d'Isabelle et Jean-Conrad Lemaître

la maison rouge
fondation antoine de galbert
10 boulevard de la bastille
75012 paris france
tél. +33 (0) 1 40 01 08 81
fax +33 (0) 1 40 01 08 83
info@lamaisonrouge.org
www.lamaisonrouge.org